

Les Roumains et l'Europe au Moyen Âge

IOAN-AUREL POP

Malgré les « rideaux de fer », une démarcation n'a jamais existé entre « Latins » et « Grecs », entre occidentaux et orientaux.

Ioan-Aurel Pop

Professeur à la Faculté d'Histoire et Philosophie de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, directeur du Centre d'Études Transylvaines, spécialiste de l'histoire médiévale. Auteur de plusieurs ouvrages, dont **Româniile maghiarii în secolele IX-XIV** (Les Roumains et les Hongrois aux IX^e-XIV^e siècles) (1996, 2003), **Geneza medievală a naţiunilor moderne (secolele XIII-XVI)** (La genèse médiévale des nations modernes, XIII^e-XVI^e siècles) (1998), **Los Rumanos y Rumanía** (2006).

LE THÈME de la place et du rôle des Roumains en Europe est devenu très à la mode, surtout après le 1^{er} janvier 2007, date qui marque l'adhésion officielle de la Roumanie à l'Union européenne. La plupart des gens se demandent, et à juste titre : pourquoi cette obsession européenne ? Or la réponse est tout aussi simple : après l'interruption brutale de nos rapports avec l'Europe, après notre rattachement forcé, d'abord à l'Union soviétique et à l'« internationalisme prolétaire », ensuite à l'autochtonisme et au nationalisme, après la rupture avec la civilisation et la prospérité, le retour aux origines est dans la nature des choses. Dans le champ de l'historiographie les opinions à ce sujet sont des plus diverses, depuis l'affirmation de la présence perpétuelle et primordiale des Roumains en Europe jusqu'à la négation de tout apport européen d'un peuple mineur, incapable de contribuer en quelque sorte à la culture et à la civilisation du vieux continent.

Outre les extrêmes que nous venons d'énoncer il y a aussi des positions intermédiaires, de bons sens parfois. Elles reposent sur les témoignages du passé

et non sur des clichés ou préjugés. Pour préciser le rôle européen des Roumains au Moyen Âge on doit d'abord définir la période médiévale – autre convention, mais tout aussi indispensable. On ne saurait plus formuler la chronologie d'un Moyen Âge roumain, insolite, excentrique par rapport au monde occidental et à l'histoire des peuples voisins, qui commencerait aux IX^e-X^e siècles (fin de l'ethnogenèse) et se prolongerait jusqu'à la Révolte de Horea (1784) ou même à la « Révolution dirigée par Tudor Vladimirescu » (1821). Le millénaire médiéval doit être placé (chez nous aussi) entre les limites temporelles courantes, normales, selon les critères utilisés en Occident ou en Europe centrale, c'est-à-dire entre les V^e-VI^e siècles (affirmation de l'Empire romain d'Orient et début massif des migrations) et le XVI^e siècle. Pour notre histoire, sa limite finale est la seconde moitié du XVI^e siècle, lorsqu'on voit les premiers signes de la modernité, par la pénétration des idées de l'humanisme et de la Réforme, l'apparition des écrits dans les langues vernaculaires et de la presse, la manifestation de solidarités ethniques roumaines, y inclus du type *restitutio Daciae*. Si l'on souhaite respecter la réalité et parler une langue européenne commune, on doit renoncer à parler de Moyen Âge au XVII^e siècle ou de littérature ancienne au XVIII^e !

Mille ans durant, les proto-Roumains et les Roumains ont existé (où qu'on soit tentés de les placer du point de vue géographique), vécu, lutté, travaillé, de manière modeste ou spectaculaire, discrète ou ostentatoire. Les historiens sont malheureusement loin de connaître comment les Roumains et leurs aïeux ont vécu, ce qu'ils ont pensé, notamment avant l'an 1000. À ce moment l'idée européenne était quasiment inexistante, étouffée par la notion d'empire et ses translations vers Constantinople et ensuite vers l'Occident. Elle effleurait seulement l'esprit de quelques érudits qui connaissaient vaguement certains motifs mythologiques grecs, presque oubliés, de même que la langue d'Aristote, que les moines médiévaux mettaient entre parenthèses, avec la mention : *Graeca sunt, non leguntur !* C'est la Renaissance qui a ramené l'idée d'Europe à l'attention de l'Occident, lui conférant une vie et des dimensions perceptibles pour un certain public. En admettant conventionnellement que l'Europe avait la même configuration qu'à présent, il faut reconnaître qu'elle regorgeait d'événements aussi bien en Occident qu'en Orient : Byzance conservait non seulement le souvenir d'un empire tricontinental mais portait aussi la marque d'une civilisation importante. Tout le monde savait alors que « la lumière venait d'Orient » (*Ex Oriente lux !*), que les *basilei* étaient les héritiers de la puissance impériale romaine. Cependant les « Barbares » déferlent en Europe, troublant cet équilibre – assez précaire, d'ailleurs – et bouleversant le continent tout entier. L'empire se restreint de plus en plus. Les formations barbares émergées sur ses débris sont appelées, de manière impropre, « royaumes » ou « empires » des Huns, Ostrogothes, Visigoths, Francs, Vandales, Gépides, Avars, Angles, Saxons, Slaves, Proto-Bulgares, Magyars

etc. Vers l'an 800 le Franc Charlemagne refait l'Empire romain sous une forme médiévale et occidentale, empire qu'il tenait pour universel mais qui ne recouvrait qu'une partie de l'Occident. Cette formule sera consacrée au XV^e siècle sous le nom du Saint Empire romain germanique, titre qui exprime très bien tant la fiction politique que la réalité ethnique. *L'imitatio imperii* se produit aussi en Orient, où les Bulgares, les Serbes et les Russes « reconstruisent » Byzance à leur propre manière, la plus viable s'affirmant autour de Moscou (la « troisième Rome »). Les assauts de l'Islam troublent l'Europe tant du côté sud-ouest (l'attaque et la conquête de la péninsule ibérique par les Arabes entre 711-1492) que du côté sud-est (l'attaque et la conquête de la péninsule balkanique par les Ottomans entre 1354-1918), perpétuant l'idéologie des croisés et générant une politique de défense de la civilisation chrétienne européenne.

À l'instar des autres peuples de la région, les Roumains s'impliquent dans ces événements de manière différenciée, en fonction des circonstances. Cette implication sera le plus souvent soit minimalisée, soit niée ou surdimensionnée. Les moments mémorables, de glorification, seront répétés jusqu'à saturation, dès l'époque romantique et surtout pendant les régimes totalitaires du XX^e siècle. La chute du communisme engendra une réaction de rejet de cette idéologie nationaliste, qui promouvait une histoire immaculée des Roumains, touffue d'exploits de bravoure, de personnalités idéales, d'ennemis terribles qui ont toujours convoité les terres et les richesses des Roumains. Ces clichés ou mythes ont eu leur moment de gloire et se sont peu à peu évanouis.

On est revenu de manière critique sur « la permanence, l'unité et la continuité des Roumains » au nord du Danube, sur « le millénaire sombre » (de 300 à 1300), les premières formations politiques roumaines, la spécificité de la Transylvanie, le rôle des Roumains de défenseurs de l'Occident, la tradition impériale, la suite de voïvodes-héros, depuis Mircea le Vieux et Vlad Țepeș (l'Empaleur) à Étienne le Grand, la spécificité de la classe des boyards, le rôle de Michel le Brave etc. On est ainsi arrivé à soutenir non seulement que les Roumains n'avaient pas été de super-héros en Europe, mais surtout qu'ils n'avaient rien représenté ; que s'ils ne figuraient dans les sources, c'était tout simplement parce qu'ils n'existaient pas à ce moment ; qu'ils n'avaient jamais eu d'États médiévaux propres ni d'État unitaire ; que la Transylvanie n'avait jamais été une entité roumaine ; que ces Roumains n'avaient pas défendu l'Occident et ne lui avaient pas permis d'ériger des cathédrales ; que les princes roumains médiévaux avaient été cruels, insignifiants et superficiels ; qu'Étienne le Grand n'a été qu'un coureur et que Michel le Brave s'est conduit en condottiere assoiffé de richesses et de gloire, sans éprouver de l'amour pour son pays etc. La réalité se cache quelque part entre ces deux extrêmes.

LES PREMIERS latinophones, et ensuite les Roumains médiévaux, étaient une présence confirmée en Europe centrale et du Sud-Est. Nonobstant les invasions des migrants, ils ont continué leur vie, se sont restreints sur certaines aires, tant dans le nord que dans le sud du Danube, préservant la romanité orientale. La première contribution des Roumains à la civilisation européenne, c'est tout simplement leur existence en tant que peuple néo-latin. Le lieu de l'ethnogenèse compte moins dans ce contexte. Une autre valence européenne, c'est le nom ethnique de Roumain et de Valaque, les deux renvoyant, sous formes différentes, toujours à la latinité, à la lignée romaine. La présence du nom « valaque » (avec ses variantes) aux IX^e et X^e siècles signifie l'entrée officielle des Roumains sur la scène européenne, à peu près dans la même période que les autres peuples néo-latins. Les formations politiques des Roumains ou celles auxquelles ils étaient rattachés datent de la même époque (IX^e-X^e siècles). L'« Empire valaque-bulgare » formé plus tard sera suivi par deux principautés/voïvodats roumain(e)s – la Valachie et la Moldavie ou l'Hongrovlachie (la Valachie du côté de la Hongrie) et la Russovlachie (la Valachie du côté de la Russie) – centralisé(e)s, qui ne réussiront pas, tout le long du Moyen Âge, à s'unir en un seul État. La Transylvanie n'a pas été, du point de vue politique, un État roumain, du fait que les Roumains – comme entité distincte – n'ont pas eu le droit d'accéder à des fonctions administratives ou politiques. Cependant il est tout à fait normal de l'inclure parmi les pays roumains médiévaux, vu qu'une grande partie des Roumains habitait en Transylvanie (où, selon des indices, ils représentaient entre la moitié et trois quarts du total de la population). Tout en préservant leur caractère ethnique et leurs États libres ou demi-libres, les Roumains ont aussi conservé la spécificité de la civilisation européenne, ont défendu, à leur manière et à côté d'autres, les valeurs européennes. C'est absurde d'affirmer que les Roumains, occupés à stopper la progression ottomane au nord et au nord-ouest, ont empêché la construction de cathédrales : elles y étaient déjà ! Premièrement, cette idée que les cathédrales occidentales auraient été érigées grâce à la protection que leur conféraient les Roumains est générique et on ne doit pas la prendre au pied de la lettre. Deuxièmement, aucun historien raisonnable n'a absolutisé le rôle des Roumains. Les Roumains ont combattu leurs ennemis arrivés de l'Est ou du Sud-Est à côté des autres peuples de la région ; ils n'ont fait que défendre, d'abord leur propre existence individuelle, ensuite l'existence collective, commune. Or, si les monuments romans et gothiques étaient déjà érigés en Occident au moment où Roumains, Grecs, Bulgares, Serbes, Albanais, Croates, Saxons, Hongrois et autres étaient engagés dans les combats anti-ottomans (XIV^e-XVI^e siècles), ceci ne signifie pour autant qu'auparavant (XI^e-XIII^e siècles) ces peuples auraient contemplé le firmament en méditant sur l'immortalité ! Des siècles durant avant

la progression ottomane, Roumains, Russes, Hongrois, Polonais, Saxons, Sicules etc. s'étaient confrontés à d'autres envahisseurs, tels les Pétchénegues, les Ouzes, les Coumans ou les Tatars. Ces combats, ils ne l'avaient certainement pas menés poussés par un désir conscient de sauver l'Europe occidentale, mais tout simplement pour se sauver eux-mêmes. C'est hors doute, d'autre part, que leur présence a signifié un bouclier humain entre les envahisseurs et le monde occidental. Or, à ce moment, entre 1000 et 1300, l'on construisait, entre autres, des cathédrales !

Les voïvodes médiévaux des Roumains ont été des chefs tout à fait normaux pour leur époque. Ils ne se font pas coupables pour le fait que Ceaușescu s'est placé à leur tête, en représentant le plus glorieux ! Le rôle exacerbé des princes médiévaux ne nous donne pas le droit de les effacer de l'histoire, mais nous oblige, par contre, à les ramener à leurs dimensions normales. Si les voïvodes se sont montrés cruels, c'est parce que leurs contemporains l'étaient aussi ; tout comme ils étaient avides de pouvoir et autoritaires. Il y en avait cependant des pieux et des généreux également, comme tous les humains. La sanctification de certains d'entre eux ne doit pas surprendre. Tous les peuples européens l'avaient fait avec leurs héros nationaux ; des péchés, ils en ont tous commis, car accéder au pouvoir ne signifie pas être immaculé ; personne ne l'est ! Nos boyards, à l'instar de la noblesse occidentale, ont soutenu les princes pour sauvegarder leurs domaines (les petits domaines, personnels, ou les plus grands – leur pays). Une fois le péril éloigné, ils recouraient à des négociations afin de ne pas épuiser complètement cette terre, qu'on devait cultiver pour qu'elle puisse porter fruits. Aussi dans l'expression « l'amour pour sa terre », la terre personnelle se confond-elle avec la terre de son pays, en parfaite et unique harmonie.

Michel le Brave est de nos jours mis en doute pour avoir autrefois été considéré une sorte de fondateur de la Roumanie. Il est évident que le rêve du héros de Călugăreni n'a pas été de créer la Roumanie, d'unifier « les trois pays roumains » au nom de l'unité nationale. Autres sont ses mérites, et ils sont consignés dans les sources : il a tenu tête à la progression ottomane et on l'a jugé même capable de libérer Constantinople ; il était conscient – à l'instar d'Étienne le Grand et autres princes – que son pays était une « porte de la chrétienté » ; il a participé à des coalitions et à des ligues chrétiennes persuadé qu'il défendait des valeurs communes, précieuses ; il a mis son esprit et son épée au service de l'« empereur chrétien » ; il a occupé la Transylvanie et la Moldavie, selon un plan plus large, géré par les Habsbourg, mais certains de ses contemporains l'ont pris pour une sorte de *restitutor Daciae* ; il était pleinement conscient de la romanité des Roumains et a suscité des sentiments nationaux en Transylvanie, tant au sein des Hongrois et des Saxons (qui étaient effrayés par l'« étranger » devenu prince, de la même souche que leurs sujets) que des Roumains (« que la fierté d'avoir un prince de

leur ethnie poussait à la révolte »). C'était quelque chose de normal, étant donné qu'en 1600 les nations européennes modernes étaient en train de naître ou avaient déjà une longue histoire.

Par conséquent, les Roumains médiévaux ont été tout aussi européens que d'autres peuples de leur aire de civilisation. Du fait d'être plus orientaux que les Hongrois, les Tchèques ou les Polonais, leur destin a revêtu une autre configuration, bien qu'ils aient appartenu à la même structure continentale, c'est-à-dire à la région d'interférence entre catholicisme et orthodoxie, entre Rome et Byzance. Latins par origine et langue, les Roumains sont devenus byzantins et byzantino-slaves par foi et langue liturgique. La vie des Roumains dans cette zone a été souvent précaire, modeste, dure, mais elle a été aussi généreuse, empreinte d'interférences et d'expériences insolites. Ces expériences, notamment celles liées à l'altérité, aux contacts avec l'« autrui », ont généré certaines attitudes de tolérance, d'emprunts bénéfiques. Les conflits, l'intolérance, la haine, le mépris n'ont pas manqué non plus, tout comme chez leurs voisins d'ailleurs ; mais les peuples inférieurs ou supérieurs, les peuples à mission historique ou les peuples amorphes, les nations historiques et les nations anhistoriques n'existent qu'en théorie.

En sortant du Moyen Âge, les Roumains avaient deux États autonomes, réduits et menacés dans leur existence, de même qu'une principauté où ils étaient tolérés « aussi longtemps que la bienveillance des citoyens et des princes le leur permettrait ». D'autres voisins à eux ne vivaient pas mieux et n'étaient pas conscients de le faire. Toujours est-il que le Moyen Âge a légué au monde moderne une certaine entité roumaine qui a renforcé la nation moderne, a fortifié la conscience de sa romanité au niveau réel ou légendaire, a préservé le souvenir de quelques héros. Il en est de même pour tous les peuples ! Étant donné que l'Europe moderne s'est formée selon le modèle occidental, les Roumains sont restés en marge de cette Europe catholique et protestante, sans en être jamais séparés ou adversaires. Malgré les « rideaux de fer », une démarcation n'a jamais existé entre « Latins » et « Grecs », entre occidentaux et orientaux. Tout ce qui a existé, c'est une large zone d'interférences et d'influences, qui confèrent actuellement à l'Europe des richesses, du charme, de la confiance, mais aussi de l'angoisse ou des coutumes bizarres.

Les Roumains rejoignent à présent officiellement le monde européen constitué. Ils y viennent munis de cette dot, bonne ou mauvaise, de lumières et d'ombres, de confiance et d'inquiétude. Ils ne font que suivre leurs voisins et, finalement, la vie avec tous ses méandres.



Bibliographie

- Boia, Lucian. *Istorie și mit în conștiința românească*. Bucurest, 1997.
- Boia, Lucian. *România – țări de frontiere a Europei*. Bucurest, 2002.
- Iorga, Nicolae. *Locul românilor în istoria universală*. Bucurest, 1985.
- Panaitecu, Petre P. *Interpretări românești*. Bucurest, 1994.
- Pop, Ioan-Aurel. *Istoria, adevărul și miturile. Note de lectură*. Bucurest, 2002.
- Theodorescu, Răzvan. *Bizanț, Balcani, Occident. Începuturile culturii medievale românești*. Bucurest, 1974.
- Theodorescu, Răzvan. *Civilizația românilor între medieval și modern*. 2 vols. Bucurest, 1987.

Abstract

Romanians and Europe in the Middle Ages

The discussion concerning the place and the role of Romanians in Europe is quite relevant today, especially in light of the country's joining the EU on 1 January 2007. In contemporary historiography we can find the most diverse opinions concerning the Romanians' relation with Europe, ranging between the idea of a constant and primordial Romanian presence in Europe and the complete denial of any contribution from the part of this small nation, incapable of enriching in any way the culture and the civilization of the Old Continent. As modern Europe has been fashioned after a Western model, Romanians remained on the fringes of that Catholic and Protestant Europe, but were never separated from it or opposed to its values. Despite the various "Iron Curtains," they were never a demarcation line between "Latins" and "Greeks," between Westerners and Easterners. The area was one of contacts and exchanges, coming to presently enrich the new Europe and increase its charm and self-confidence, despite the lingering fears and seemingly strange customs.

Keywords

Romanians and Europe, the Middle Ages, "Latins" and "Greeks," East and West